

Est-ce que les animaux se suicident ?

A Touch of Sin de Jia Zhang-ke

Nicolas Klotz

Numéro 166, mars-avril 2014

50 ans après... *Le chat dans le sac* et *À tout prendre*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71188ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Klotz, N. (2014). Compte rendu de [Est-ce que les animaux se suicident ? / *A Touch of Sin* de Jia Zhang-ke]. *24 images*, (166), 44–45.

Est-ce que les animaux se suicident ?

par Nicolas Klotz*

A Touch of Sin de Jia Zhang-ke



LE CONTEMPORAIN, C'EST L'INACTUEL ÉCRIT LE PHILOSOPHE GIORGIO AGAMBEN. UNE FOIS PAR MOIS, il s'agit de décrire l'expérience de la vision d'un film à partir d'une séquence. Cette chronique est dédiée à tous ces films inactuels qui ont beaucoup divisé à leur sortie et poussé les critiques à prendre position.

Un jeune homme et une jeune fille se promènent sur une route durant leur jour de repos, dans la province de Guangdong – *Zone économique spéciale*. Ils visitent un temple bouddhiste, relâchent dans une rivière des poissons rouges qui servaient de décoration pour un salon intime du club dans lequel ils travaillent. Ils sont beaux, semblent intacts malgré l'exploitation sexuelle, leur jeunesse les protège. Ils sont visiblement amoureux comme dans les films de Borzage. Lorsqu'ils entrent dans un terrain vague industriel, il commence à pleuvoir. Devant eux se dressent les ruines d'une usine gigantesque entourée de voitures abandonnées. Ils s'abritent de la pluie dans une des voitures : les amants de la nuit mais en plein jour. Elle, 18 ans, est en blanc. La caméra filme sa nuque, ses cheveux, à peine son visage ; le jeune homme, 19 ans, est de face. Il s'approche pour l'embrasser, elle baisse un peu la tête. Contre champ – Le jeune homme de profil, flou ; elle est de face. Ses yeux, immenses, le regardent. Sa peau est lisse comme celle d'une enfant. Il dit : *J'ai appris une phrase en cantonais*. Elle : *C'est quoi ?* Lui : *Tu me plais beaucoup*. Long et beau silence pendant lequel on regarde le visage de cette

jeune fille qui reste muette. Lui : *Allons-nous en de Dongguan*. Elle : *Et où m'emmèneras-tu ?* Lui : *N'importe où sera bien si tu es avec moi*. Elle : *Dans mon métier, l'amour n'existe pas... Tu ne me connais pas... J'ai une fille. Le jour où tu m'as vue dans le train, j'allais la voir à Canton*. Elle a trois ans. Je dois l'élever. On reste juste sur leur visage, elle de face, lui de profil, toujours flou, et le son de la pluie sur les vitres de la voiture. Le lendemain, le jeune homme découvre les gestes très intimes que la jeune fille doit faire à un patron jet-setter au look de marchand d'art contemporain – l'homme lui demande de l'appeler camarade cadre alors qu'elle s'agenouille devant lui, habillée en hôtesse de luxe maoïste, et pose sa langue toute jeune sur son mamelon. Le lendemain, le jeune homme plaque le club pour rentrer à Canton ; quelques jours plus tard, il se jette de son immeuble.

Il se passe quelque chose d'important dans le cinéma de Jia Zhang-ke. Quelque chose qui est en mouvement, dans l'espace, et dans l'ampleur de l'ambition. Qu'il s'agisse de ses acteurs ou du peuple, de paysans ou d'ouvriers, de jeunes urbains, de grands patrons, de familles, de villes, de paysages, d'usines, de clubs privés, ou d'animaux : tous habitent le cinéma de JZK

comme ils habitent la Chine. Ils sont la Chine. Cette Chine mondialisée – que le cinéaste n'hésite pas à filmer comme un gigantesque camp. Ou encore, une matrice dont le nouveau siècle a accouché – qui recycle la terreur totalitaire en folie glaciale de la *normalisation* économique et de l'enrichissement illimité. Il faudra bien inventer une nouvelle manière d'écrire sur l'horreur si on veut encore écrire sur le cinéma. Car à force de renoncer à prendre des risques avec la radicalité de l'horreur, le cinéma se vide d'une part de sa violence, de sa capacité à rivaliser avec l'horreur, et finit par collaborer sans faire d'histoire(s) à sa propre défaite.

A Touch of Sin est un film d'horreur. L'horreur comme doublure létale du yuan, du dollar, de l'euro, qui ont pris possession de la vie de chaque être humain et animal vivant sur cette terre. Horreur comme pans entiers de la population – même plus exploitables – laissés à l'abandon, avec le suicide ou la violence pure comme dernier horizon possible. Horreur finalement *supportable* car Auschwitz a déjà eu lieu, est derrière nous, était trop voyant, a été dénoncé par ceux-là mêmes qui ont construit la nouvelle fabrique de l'horreur. Horreur comme le mot « peuple » extrait du lexique néolibéral : *vestige d'un monde disparu avec son*

cortège encombrant de sentiments, de revendications, de rapports humains, de solidarités, de désirs, de blessures, de métiers, de faiblesses, et d'histoire.

On imagine les réactions des médias français devant un film français qui filmerait les patrons comme JZK filme les patrons chinois. Si dans le moralisme ambiant, les patrons français sont présentés comme des véritables néolibéraux, responsables, équilibrés, des héros modernes soucieux de pulvériser la dette de l'État pour rendre la France plus compétitive, les jeunes patrons chinois planétaires ultra-riches restent au fond des mutants communistes. Ce que nous montre JZK avec son approche – à la fois documentaire, fiction, genre et science-fiction – c'est que le capitalisme mondial est aujourd'hui violemment spectral, qu'il se nourrit comme un vampire, autant des milliards de corps vivants (populations humaines, peuples animaux, groupes financiers, usines, villes, provinces, États, etc.) que des fantômes totalitaires que nous croyions défunts. Et si quelques lourdeurs peuvent encombrer certaines séquences de ce film ultra-ambitieux, c'est que son sujet est massif – comme la densité de ce trou noir qu'est l'économie mondiale. À vrai dire, *A Touch of Sin* flotte quelque part entre *Week-end* de JLG, *Salo* de PPP et *À l'Ouest des rails* de Wang Bing; s'en inspire peut-être, mais comme à travers un brouillard toxique qui aurait contaminé depuis 2013 les cinq dernières décennies. ■

* Nicolas Klotz est un cinéaste français, réalisateur notamment de *La blessure*, *La question humaine* et de *Low Life*.



RSB PRODUCTION
CD / DVD / BLU-RAY

RSB VIRTUEL
PROMOTION / DÉCOUVERTES

RSB SERVICES
DESIGN / DISTRIBUTION INTÉGRÉE

RSBimedia.com

8480, Côte-de-Liesse
Saint-Laurent, QC, Canada H4T 1G7

T 514 342-8511
F 514 342-0401

Sans frais 1 800 361-8153
info@rsbimedja.com

